

René Glénat

Les derniers guides-paysans

Saint-Christophe-en-Oisans

Presses universitaires de Grenoble

Préface

Voici un sérieux travail sur les guides-paysans d'un pays de montagne que je parcours depuis maintes années, le piolet à la main et l'âme attentive. Ce qui me permet, un peu plus encore, d'en apprécier le contenu.

Derniers guides-paysans ? Je n'oserais dire qu'ils sont définitivement et irrémédiablement les derniers. Toute recherche de la vérité incite à la prudence. Le balancier du monde peut changer de sens. Qui peut savoir ce que l'avenir nous réserve ?

René Glénat associe dans sa recherche la rigueur intellectuelle de l'universitaire homme de science et la passion du montagnard, militant, si l'on peut dire, dans les sociétés alpines de Grenoble. Cette rigueur et cette passion ont produit un ouvrage de recherche acharnée, minutieuse, un vrai « travail de bénédictin » et suscité une écriture vivante due à l'attention pour les gens de cette vallée, à un regard amical.

Je n'ai pas de vergogne à reconnaître que cet ouvrage complète, précise, continue les pages que j'écrivis sur Gaspard et les siens. Il répond à des questions que j'avais laissées sans réponse, à des recherches que j'avais laissées en suspens et il corrige parfois les informations que je n'avais pas eues le temps de confronter à d'autres sources. Nul n'est possesseur du sujet qu'il traite. L'histoire vivante est complexité... Ce livre aussi n'a pas tout dit. Toute œuvre est de coopération, de continuation. Guide-paysan ne signifie pas seulement guide-agriculteur. Le paysan, homme du pays, est bien plus que celui qui cultive une terre (et surtout que celui qui produit blé ou pomme de terre). Cette terre du Vénéon, on l'a qualifiée d'avare. Je dirais pauvre et rebelle (et belle aussi !) à cause d'hivers rigoureux et de saisons aléatoires, de pentes abruptes, de pierres arides et qui se dérochent, de neige et d'avalanches.

Y vivre est labeur, exige mille astuces et beaucoup de courage. Ici les travaux se complètent : colportage lointain, transhumances, maçonnerie, charpente, services de la poste ou de la route, activité hôtelière, auberge : la pluriactivité avant la lettre.

Des nécessités de la vie, du courage exigé a éclos le métier de guide de montagne.

Mes amis et *professeurs* Pierre Paquet, Henri et Adrien Turc, ainsi que les vaillantes femmes de la vallée l'ont si souvent évoqué.

Plus qu'ailleurs, ici, il est difficile à l'homme de vivre seul, hors des communautés de la famille, du clan, du village et de la solidarité professionnelle. René Glénat a bien compris l'importance de cet environnement humain : lieux multiples familiaux et interfamiliaux, entrecroisements parentaux, utiles pour éviter le démembrement de la terre de survie. Et en même temps ouverture sur les apports de sang nouveau, d'énergies extérieures pour enrichir la vie.

Paysans... outre l'activité d'agriculture, il s'agit d'un patrioisme de culture. Outre la culture des livres (le savoir a toujours captivé les montagnards) on rencontre ici le besoin de découvrir les faces cachées de la montagne, ses horizons, ses au-delà... La rude existence au pays engendrait le savoir dire – et se taire – et un savoir-vivre qui dépasse les apparences. Je ne me laisserai pas emporter sur la pente de l'hagiographie ou de la sanctification. Le caractère n'est-il pas forgé de passions, de beaux excès, de rivalités et la nécessité de survivre de résistance passive, d'attentisme ? Toute complaisance devient suspecte. René Glénat a su éviter l'écueil.

Voilà donc une nouvelle « empreinte du temps ». Elle signifie que toute empreinte n'a jamais fini de révéler ses signes et ses secrets, de nous poser sans cesse d'autres questions qui sont autant d'appels à la découverte.

Roger Canac

En matière d'introduction

L'OISANS... ENCORE... ?

GUIDE, CELUI QUI VA DEVANT, certains d'entre eux l'ont été, « seuls responsables après Dieu » de la cordée qu'il fallait faire progresser sur les pics et les arêtes des Écrins. Paysan, celui qui est enraciné dans la terre de son pays, qui la fait fructifier pour les siens. Ils l'étaient tous de père en fils. Terre pauvre et souvent dangereuse, de la montagne. Être guide et paysan : une gageure, ces deux activités se superposant à la belle saison, très courte qui plus est dans le haut pays. Pour y parvenir, ces hommes d'Oisans et d'autres vallées alpines ont dû mettre en œuvre des qualités physiques et mentales hors du commun, soutenus avec courage et abnégation par leurs épouses comme l'a fait Noémie Clot pour Pierre Paquet.

Au fil de notre récit, nous allons rencontrer de tels hommes, de telles femmes, portant une lourde balle de foin dans le vallon de la Selle ou chef de cordée à l'Olan. Mais permettez que nous évoquions au début de ce parcours quelques-unes de ces hautes figures qui nous ont quittées à la fin du siècle dernier ou au début du nôtre :

Henri Turc « Rochas » dit « le Facteur », des Étages, fils du « père Alphonse » (en 1979)

Alexandre Gaspard, dernier fils du père Gaspard (en 1980)

François Faure de Champebran (en 1985)

Adrien Turc « Bourbon » des Étages, fils du « père Bourbon » (en 1990)

Pierre Paquet « La Vierge » de Bernardière (en 1987)

Pierre Faure, fils de François, retiré à Leyrette, maire de Saint-Christophe-en-Oisans, qui vient de nous quitter en 2007.

Le val du Vénéon ? L'Oisans ? Saint-Christophe ? Encore ! Telle est l'exclamation qu'il nous semble déjà entendre des lecteurs de cette entrée en matière.

Bonnes questions en vérité. Que peut-on *a priori* ajouter à l'abondante littérature sur l'Oisans ? Il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive de la littérature sur l'Oisans – cela pourrait constituer un ouvrage en soi ! – mais de faire partager au lecteur quelques titres choisis.

En tout premier lieu, il faut mentionner l'œuvre monumentale du géographe André Allix, élève de Raoul Blanchard, présentée pour l'obtention d'un doctorat, publiée et mise à jour sous plusieurs titres [voir Bibliographie 1.]. Œuvre de référence incontournable pour toute approche du sujet, familièrement désignée sous le nom de « bible de l'Oisans ». C'est tout dire ! Elle comporte 62 pages et 861 références.

À celle-ci doit être associé l'ouvrage de Louis Cortes [2.] datant de la même époque, moins complet mais riche en références anciennes et tableaux comparatifs.

Du lyrisme ? Il nous faut alors se référer aux innombrables épopées alpines, récits de premières où alternent les « précipices vertigineux ainsi que les abîmes glaciaires insondables ». Nous citerons plus loin d'autres auteurs, mais en matière de lyrisme nous ne saurions trop recommander de lire et relire les pionniers anglo-saxons de l'époque romantique. Tel, pour l'Oisans, le révérend W.A.B Coolidge dont les descriptions de course, malgré un style qui a vieilli, sont tempérées par un humour hors du temps [3.]. N'est-ce pas lui qui, entre autres, parvint à faire admettre sa célèbre chienne Tschingel

au très victorien et fermé Alpine Club où l'on n'admettait pas les dames ? Mais si... à la fin du XIX^e siècle ! Le révérend aura souvent la parole dans les pages qui vont suivre.

De la poésie plutôt ? Mais peut-on être plus lumineux et coloré, plus léger, plus amoureux, plus caustique sur les *Bipèdes de la faune alpine* que Samivel [4.] ? Non, n'est-ce pas ? Son *Amateur d'abîmes* fut notre livre de chevet. Peut-être le vôtre ? Quant au *Grand Oisans sauvage*, si vous ne l'avez pas lu amis grimpeurs, randonneurs ou simples contemplatifs d'Oisans... mais non, ce n'est pas imaginable !

Pour mémoire aussi, il nous faut citer les merveilleux raccourcis bleu-blanc-noir de la poésie et de la philosophie samivelienne que sont les albums devenus des classiques : *Sous l'œil des choucas*, *L'Opéra de pics*.

Samivel (Paul Gayet-Tancrede) a rejoint, en février 1992, les décors féeriques qu'il avait créés pour les amateurs d'abîmes et de pics. Nous ne pouvons l'imaginer là que fraternellement accueilli. Sans doute sait-il aussi maintenant si, sur la planète B 612, le mouton a mangé ou non la rose du Petit Prince. De sa retraite immortelle, il inspirera encore et fera rêver bien d'autres générations du XXI^e siècle. Qui pourrait en douter ?

Des images d'Oisans ? De son terroir ? Peut-on en proposer de plus typiques, de plus belles que celles de Jacques Boell, Félix Germain, Gaston Rebuffat ou Roger Canac [5.] ? Tous grimpeurs ou guides de la grande époque, dont la renommée a largement dépassé les frontières de l'Oisans.

Félix Germain (Beaufort-sur-Doron 1904 – Grenoble 1992), professeur de lettres dont j'ai eu l'avantage, sans bien le mesurer alors, d'être l'élève au lycée Champollion à Grenoble avant que, plus tard, il ne m'honore de son amitié. Ses liens avec la montagne, plus particulièrement l'Oisans, furent passionnels et polymorphes : membre du GHM, réalisateur de premières remarquables figurant au *Devies*, auteur érudit (dont *Cimes et*

visages du haut Dauphiné), au style cristallin avec des accords parfois wagnériens, directeur de la collection d'ouvrages de montagne « Sempervivum » chez Arthaud.

Mais un titre surtout pérenniser sa mémoire pour ses compagnons et amis : membre de la Société dauphinoise de secours en montagne de 1933 à 1975, il en fut vice-président de 1939 à 1975, la présidence étant statutairement de nature plus administrative et honorifique. Ceux qui l'ont connu au cours de l'époque héroïque de la SDSM, aux environs de la décennie 1945-1955, savent qu'il en fut le *patron* de fait sur le terrain, réorganisant la société qui devint un modèle national. Il donna ainsi toute la mesure de sa compétence, de son dévouement et de son efficacité. Il fut porté à la présidence de la Commission nationale de secours en montagne de la FFM et devint également président de la section de l'Isère du CAF. Nous nous sommes limités à ses activités et qualités directement liées à l'Alpe.

Alors, en résumé, à quoi bon un nouvel ouvrage sur l'Oisans ? Dans quelle perspective ? Et tout d'abord, pourquoi se limiter au val supérieur du Vénéon, c'est-à-dire en pratique à la commune de Saint-Christophe-en-Oisans ?

« Se limiter » est en réalité un terme impropre : il s'agit de la seconde commune de France en étendue, avec ses dix-huit villages ou hameaux parfois, telle La Bérarde, fort éloignés du chef-lieu. De plus, des auteurs incontestables, comme André Allix, considèrent que ce haut val, isolé, haut lieu alpin, offre l'archétype non seulement des hautes vallées d'Oisans proprement dit comme du massif des Écrins dans son ensemble, mais encore de nombreuses autres vallées des Alpes.

Nous avons souhaité par ce travail contribuer à mettre en relief ce caractère géographique auquel s'ajoute un plus quasi mystique de la « valeur ajoutée » spirituelle que

procure l'accès aux cathédrales de granit et de glace, sans négliger pour autant la « transpiration » !

La Bérarde, ce village du bout du monde – nous en reparlerons – dont l'habitat actuel ne fait pas l'unanimité, n'est-il pas désigné sous le nom de « La Mecque de l'alpinisme » ? Pourquoi ce symbole mystique, œcuménique s'il en fut, sorti d'on ne sait plus bien quelle imagination ? Sans doute une publicité déjà dans la ligne *tour operator*. Il est certain que le « Saint-Jacques de Compostelle » eût été plus approprié en terre séculièrement chrétienne. Mais Kitzbühel en Tyrol n'est-elle pas appelée également « La Mecque du ski alpin » ? L'étiquette de « Zermatt français » a été aussi utilisée, en premier lieu par Coolidge, puis par Allix.

Laissons l'arbitrage au plus grand des Christolets d'adoption, notre révérend W.A.B Coolidge : « À vrai dire il n'est aucun coin du monde, sauf Oxford [sa résidence principale], où je ne me sente autant chez moi qu'à La Bérarde, et chaque fois que je la revois il me semble rentrer dans mon pays. Cependant, il y a dans le monde de bien plus belles villes que ce pauvre hameau, mais, je n'ai pas honte de le dire, la désolation grandiose de La Bérarde m'est préférable à la splendeur éblouissante de Paris. » (Ann. STD 1881, « Trois nouvelles courses en Dauphiné », p. 70.)

Nous essaierons de comprendre comment cet érudit anglo-saxon devint un inconditionnel du haut val et des auberges « historiques », Turc à Saint-Christophe et Rodier à La Bérarde, qui l'accueillirent à la fin du XIX^e siècle.

Les grands guides-paysans et leurs familles avaient nombre des qualités attribuées à nos chevaliers : bravoure, dévouement et générosité. Aussi avons-nous pensé en une première perspective au titre de *Guides chevaliers*. Mais a-t-on jamais vu en haut val un exemplaire de la « plus noble conquête de l'homme » ? Des mules oui, mais pas de moulins à vent, même sous licence poétique !

Les premiers guides de l'Oisans, vers le milieu du XIX^e siècle, y compris le père Gaspard vainqueur de la Meije, étaient tous, sans exception, originaires du haut val. Leur activité principale était agricole et pastorale. Et quelle agriculture, nous le mesurerons, que cette agriculture de haute montagne ! Leur métier de guide s'exerçait en été, coïncidant avec les travaux des champs, pendant un à trois mois selon les années. C'était un revenu d'appoint indispensable ; pour certains d'entre eux, ce fut la renommée.

L'un des plus grands parmi les grands, Pierre Paquet sixième du nom, dit « la Vierge », nous avait honorés de son amitié et fait partager sa passion pour son métier, sa vallée. Précieuses étaient ses connaissances acquises sur le terrain, et quel terrain ! Il était intarissable, avec une souriante philosophie qui nous manque maintenant.

Les guides-paysans ont été remplacés par des guides plus « professionnels », souvent originaires d'autres vallées, d'autres provinces. Ils n'exercent plus d'activité agricole mais d'autres métiers d'appoint complémentaires : moniteur de ski, hôtelier, commerçant, enseignant, etc.

C'est une époque achevée, une page tournée...

Les meilleurs de ces guides-paysans se sont fait un nom chez nous, et souvent dans l'Europe alpine, par des qualités techniques remarquables. Ils ont pour nom : Gaspard, Paquet, Rodier, Turc... Ils ont ainsi constitué la vitrine de l'Oisans, les porte-fanions de guides et porteurs moins connus et de leurs familles du haut val. Tous, solidaires, obstinés, persévérants, ont maintenu et développé cette petite patrie qu'ils aimaient et à laquelle s'accrochent encore leurs descendants en ce début du XXI^e siècle. Sans eux, ni l'alpinisme, ni la randonnée ou simplement le tourisme en ce haut lieu de « pikes, passes and glaciers » n'auraient pu atteindre le

niveau qu'ils occupent. Lieu de « transpiration » certes, mais plus encore lieu de « respiration » et de méditation.

Quant aux femmes, aux épouses, aux mères, qui pourrait nier leur irremplaçable contribution à tous les aspects, au quotidien, de l'existence en haut Vénéon, ainsi que leur abnégation ? Lors de nombreux échanges à La Bernardière chez Pierre Paquet, Noémie, son épouse, toujours assise au pied de la vieille horloge, seule rescapée de l'incendie de 1923, observant le silence séculaire des femmes du haut val, nous avait néanmoins un jour interrompus : « La vie d'un guide a été souvent racontée mais si vous saviez, monsieur, celle d'une mère, femme de guide... » Suivit une évocation sobre mais ô combien éloquente : le père à la Meije avec des clients, un jour d'orage, le foin coupé, éclairs et tonnerre, et s'il ne rentrait pas, foudroyé ou projeté dans le vide... Les enfants à élever, ni assurance, ni sécurité sociale, ni retraite ; cependant continuer comme si, le foin à rentrer, vite, des balles de 50 kg, s'occuper des chèvres, des moutons, des vaches... préparer des vêtements secs, un solide repas pour le retour du guide...

Pierre Gaspard, « Gaspard de la Meije » aurait-il été le conquérant de la reine de l'Oisans, le chasseur et le grimpeur intrépide qu'il fut, sans cette présence féminine assurée chaque heure de chaque jour, garantissant, à la Romaine, la continuité du foyer ? Et cependant, Thérèse Clot, sa seconde épouse, n'apparaît jamais dans sa victoire sur la Meije, non plus que Louise Giraud de Venosc, la première. Pas plus que ne sont citées ailleurs Marguerite Bellon des Étages, Noémie Clot des Granges, Marie Eymard de Bernardière, Marie Gaspard de la Ville, Marie Puissant du Roure, Adèle Richard des Étages, Marie Rodier de La Béarde, Hélène Turc « Bourbon » des Étages, Lucie Turc de la Ville, Marie Turc du Bois, Marie-Thérèse Turc du Puy, épouses de guides prestigieux, parmi d'autres.

Ordre normal de la société penseront certains, le rôle essentiel quoique effacé d'une épouse et mère a été une constante humaine depuis l'origine des âges. Il est implicite. Sans doute, mais dans les conditions d'existence en haut val du Vénéon ?

Parcourons à ce sujet un extrait d'une révision des Feux du XV^e siècle, véritable enquête fiscale, traduite littéralement du latin [6.] :

« En effet, aucun étranger vient à la dite paroisse (Saint-Christophe) pour demeurer, mais de jour en jour les habitants s'en vont et sont absents de cette paroisse. En plus on ne trouve aucune femme ou fille en dehors de cette paroisse, qui dans cette paroisse veulent se marier ou contracter mariage à cause des misères qui s'attachent, là même, aux habitants de celle-ci, aussi la route mauvaise et les abords de cette paroisse. Mais les hommes de ladite paroisse sont mariés avec des femmes et des filles de cette même paroisse, si elles veulent et trouvent des femmes parmi elles, autrement ils sont et demeurent sans femmes. »

Lourdement exprimé sans doute, le bas latin administratif n'était pas la langue de Virgile, mais exprimait les choses clairement : la difficulté sinon l'impossibilité pour ceux du haut Vénéon, comme dans d'autres vallées alpines, à trouver une épouse qui n'en soit pas originaire est une conséquence et une preuve évidente de la dureté particulière pour elles de l'existence. C'est là l'un des facteurs humains et sociaux majeurs dont nous mesurerons souvent l'impact sur l'évolution démographique du Vénéon, au même titre que pour celle des communes de montagne. On lira également en première partie un témoignage vivant de Léonie Turc des Étages.

Comprenez-vous ainsi un peu mieux notre projet ambitieux d'un regard nouveau, moins celui d'un économiste, ethnologue ou technocrate que celui, plus personnel, plus humain,

d'un montagnard du Vercors amoureux de l'Oisans ? Il nous a conduits à des recherches de bénédictin sur la filiation, les origines des grandes familles du haut Vénéon : les Gaspard, Paquet, Brun, Carrel, Clot, Eymard, Faure, Puissant, Richard, Roderon, Rodier, Tairraz, Turc. Appelons cela en termes plus savants que nous expliquerons : onomastique, démographie et généalogie.

Dans ces grandes familles figurent des guides éminents, des personnages quasi légendaires devenus ainsi des figures publiques de notre patrimoine, assurément régional, mais souvent national. Il faut donc que leurs descendants actuels, leurs alliés et amis, nos amis de Saint-Christophe, acceptent que soient ainsi rendus publics certains aspects de leur existence, de leurs origines. Mais, comprenons-nous bien, il s'agit de leur histoire mais en aucun cas de leurs histoires.

Car ils sont sans aucune réserve nos amis, n'est-ce pas ? Ceux des grimpeurs, randonneurs, « crapahuteurs » invétérés, contemplatifs et autres inconditionnels de l'Oisans. Au cours de notre longue quête, de notre long chemin en Vénéon, nous avons rencontré des misères, des bavures, des drames, ceux d'une condition humaine aux limites du possible. Si nous avons à les évoquer pour illustrer notre propos, dans le seul souci d'objectivité, nous le ferons avec la réserve et la discrétion qui devraient s'imposer à tous en la matière.

Avons-nous ainsi présenté avec assez de conviction notre ambitieux projet ? Au lecteur de juger.

Pour ce qui me concerne, j'ai découvert l'Oisans très jeune, c'est-à-dire il y a plus d'un demi-siècle. Avec un père très bon marcheur comme tous nos ancêtres montagnards. Montagne certes plus modeste, mais plus sévère autrefois, de la région des Coulmes en Vercors.

J'ai ensuite, pendant des heures, des jours, toute une éternité, remonté les moraines caillouteuses instables des Enfetchores,

de Bonne Pierre (si mal nommée!), des Étançons où il est rare de ne pas entendre la « bulle » classique volant (dame!) au ras de la moraine : « L'Étançon dure! » Avec des sacs impossibles : 15 kg pour la traversée de la Meije comprenant attache et rappel, piolet, crampons, quelques « clous », anneaux, équipement léger de bivouac, ravitaillement... Pour le Promontoire : cinq heures! Il faut l'avoir fait plusieurs fois...

Bernard, l'un de nos compagnons d'une course à ski à la brèche de la Somme s'exclamait approximativement ainsi un beau matin de mai sur la moraine de Bonne Pierre : « Comment ai-je pu me laisser coincer une nouvelle fois à crapahuter, chargé comme un docker (skis sur le dos) sur cette foutue moraine, dès potron-minet? » Évidence correspondant tellement bien aux pensées profondes et moroses de chacun qu'elle ne fut pas relevée.

Voici d'ailleurs ce que disait F. Gardiner de ladite moraine : « That moraine shall certainly distinguish other alpine bugbears [cauchemars] as bearing the palm. » (*Alpine Journal* VII, 1874) Sans ambiguïté, non?

Mais quelques heures plus tard... le soleil émergeant sur les Écrins, la neige transformée tout juste réchauffée pour une descente de rêve, aussi légère, presque, que la plongée des choucas...

J'ai connu la sérénité et la paix de nuits froides et claires au refuge de la Selle où tout semble figé par le gel. Dans ce silence minéral de création du monde, éclairé par les mêmes étoiles, l'on entend « tourner les moulins de Dieu ».

Seul avec Jean, mon fidèle compagnon de cordée, nous avons essuyé le vent soufflant en tempête à l'ancien promontoire. Des hurlements inimaginables, quasi surnaturels, clameurs de goules qui nous ont (courageusement!) poussés à ouvrir plusieurs fois la porte du refuge, dans la nuit, pour nous assurer que les haubans métalliques, source principale de

tels hurlements, tiendraient bien. Quelle nuit de sommeil, léger, léger, occupé à repasser mentalement le *Devies* pour surmonter le ressaut médian de l'arête de la Brèche, le Cheval rouge, la Zsigmondy... N'est-ce pas Jean ? Combien de telles nuits, en général fort heureusement plus calmes, avons-nous partagées dans ces « hôtels de montagne multi-étoilés ».

Et malgré tout, après une telle nuit de « repos » et mise en condition psychique, nous avons attaqué à l'aube (5 heures) une longue et difficile traversée des arêtes de la Meije par la Brèche, dans de mauvaises conditions de rocher et par temps plus que médiocre ; nous étions jeunes, entraînés, optimistes, mais en arrivant de nuit au refuge de l'Aigle, échappant de justesse à un bivouac aléatoire, nous étions totalement épuisés. Quelle aventure, quels risques, quels souvenirs !

J'ai eu le privilège également de figurer parmi les équipes de pointe de la Société dauphinoise de secours en montagne pour des sauvetages devenus quasi historiques : les Cavales, le Pavé, l'Olan, avant que les bénévoles que nous étions, équipés d'un lourd matériel, ne soient remplacés par les gendarmes et les CRS de montagne assistés d'hélicoptères.

Ce fut l'époque héroïque du secours en montagne, celle des Marius Soden, Baby Barnaud, Louis Berger, Roger Chavand, Noël Coquand, Claude Forget, Tony Garillant, Pierre Lombard dit « Flag », André Mary, Albert Tobey, presque tous de la « Grimpe ». Celle aussi de quelques figures légendaires qui ont sans aucun doute rejoint le Walhalla des combattants de bonne volonté : Édouard Perrin « La Guche », le « petit père » Jules Charamathieu, Martial Ravanat « Beaupoil », Henri Pierre Bes « Fatou », « petit Louis » Peyrard, Alexandre Léger « le Vieux Suisse » et d'autres que je regrette de ne pouvoir citer ici mais que je salue cordialement.

Une opération de secours en montagne, c'était, disait alors le « patron » Félix Germain, de l'alpinisme au second degré. J'y ai rencontré des hommes.

Bref, le lecteur aura parfaitement compris que j'ai été saisi par la montagne, par l'Oisans, depuis toujours. Même si les années qui s'accumulent m'ont contraint à réduire mes ambitions alpines de quelques degrés en dessous du cinquième supérieur que je franchissais à l'époque allègrement. À dire vrai, plus allègrement après que pendant !